

1

Il devait avoir treize ans, donc moi un peu plus de quarante-cinq, quand tout ça est arrivé. Nous étions là tous les trois, Laura, Enzo et moi, assis en face de cette prof de français qui clôturait les entretiens d'une énième réunion parents-professeurs.

Il subsistait dans la pièce l'odeur caractéristique des salles de classe à peine délaissées par les élèves, une odeur pesante d'air vicié que l'aération ne suffisait plus à estomper tant le mobilier et les tapisseries en étaient imprégnés. La façade du bureau en bois était ornée de graffitis, de prénoms gravés au cutter ; plus de trente ans nous séparaient de cette atmosphère et pourtant, rien de changé. À gauche de l'entrée une carte de France géante était suspendue au mur, tenue par deux solides crochets gris. Colorée de vert, de marron et de bleu, elle représentait l'ensemble de nos massifs et cours d'eau nationaux.

Près de l'estrade, des boulettes de papiers chiffonnés jonchaient le sol, elles avaient vraisemblablement été lancées de la table du fond, près du radiateur. Était-ce la place d'Enzo ? Sur le tableau blanc, à droite du bureau, des traces de feutre mal effacées laissaient deviner sur quoi avait porté la leçon de français du jour : les compléments d'objets direct et indirect.

Comparable comme les réunions précédentes à un véritable parcours du combattant, il ne fallait pas moins de quatre heures de déambulation dans les couloirs du collège pour rencontrer un maximum de profs, et *in fine* entendre les sempiternels reproches dont on ne savait pas toujours s'ils s'adressaient au gamin ou plutôt aux parents ; pour en arriver là, ces derniers avaient forcément failli à leur mission d'éducateur.

Le ton sérieux, mais l'expression plaisante, comme pour mieux faire passer son message, Mme Thiery nous expliquait en choisissant méticuleusement chacun de ses mots – elle symbolisait tout de même la langue française — que cette année scolaire, contrairement à ses impressions de début d'année, allait se révéler catastrophique. Verdict au deuxième trimestre de cette deuxième 5<sup>e</sup> : 6,8 de moyenne, sur 20 bien sûr. Cinq points de moins qu'au premier trimestre. Sans commentaire.

« Pour un redoublant vous avouerez qu'on est mal parti ! Et pourtant Enzo étonne savez-vous ? dit-elle en feuilletant son carnet de notes de long en large.

— Attendez, laissez-moi rechercher... »

Comme si elle devait à tout prix nous avancer une preuve formelle de ce qu'elle venait d'énoncer.

« Voilà, je savais bien... Au début du trimestre, à l'occasion d'un devoir en classe, certes pas en français, je veux parler de ma classe d'art plastique (elle enseignait aussi cette matière une semaine sur deux), Enzo a été le seul à réaliser ce travail de composition graphique que je leur proposais. Je lui ai mis un 16 ! Aucun autre élève de la classe n'a eu la moyenne et jamais dans le passé un élève n'a eu une note aussi élevée à ce devoir ; un vrai petit chef d'œuvre. »

Elle avait bien dit un 16, le "un" avait son importance, peut-être laissait-il présager un deuxième 16, plein d'autres 16. Manifestement elle paraissait encore toute hébétée de cette prouesse à laquelle, de toute évidence, elle ne s'attendait pas.

« Pour ne pas brasser que des choses noires, je me devais de vous parler aussi de ses aptitudes en art plastique. Plus tard il faudra qu'il mette à profit ces qualités-là ! Avez-vous déjà songé à l'orienter vers l'ébénisterie d'art ? »

À l'entendre, d'après ses exploits, Enzo n'avait rien à envier à un feu Guy Degrenne, le mauvais élève en blouse grise qui dessinait à longueur de journées des couverts et dont la pub nous rappelait que *pourtant maintenant il était le premier*. Puis, comme si ce petit moment de plaisir ne pouvait durer plus longtemps, elle reprit :

« Mais depuis ce devoir, plus rien, un laisser aller total, une complète désinvolture. Regardez, son cahier de français est un vrai chiffon, des taches, des lettres et des mots écrits à l'envers, ça reflète tout l'intérêt qu'il porte à la matière. Vous rendez-vous compte si un inspecteur académique le découvrirait ? Je me ferais rappeler à l'ordre ! Qu'il ait eu des problèmes de dyslexie, je veux bien, qu'il soit gaucher pourquoi pas, mais je suis désolée il faudra bien qu'il écrive comme tout le monde, de la gauche vers la droite. »

En croisant furtivement le regard complice de Laura, ma femme, mais qui ici représentait d'abord la mère d'Enzo dans son rôle d'éducatrice, je compris que nous nous posions simultanément, une fois de plus, la question de savoir à quel moment nous avons bien pu faillir ; je lançai alors à la prof :

« Vous savez, souvent avec mon épouse on se demande ce qui peut bien leur manquer pour réussir leur scolarité, on pense tout leur donner,

leur offrir les meilleures conditions de réussite, que pouvons-nous bien oublier ? dis-je, pour instinctivement ramener la discussion à nous, parents.

— Mais vous savez, la réponse n'est pas compliquée. Sans doute en donnez-vous trop ! Alors s'ils ont tout, à quoi peuvent-ils aspirer de plus ? » Par cette réplique, nous comprîmes qu'on ne parlait plus d'Enzo en particulier mais de la société en général ; de notre société Nintendo, Reeboks, hamburger-frites, où majorité des enfants mangeait mal, mais plus qu'à leur faim (jamais le taux d'obésité n'avait autant inquiété les autorités sanitaires), où la durée de vie d'un téléphone portable n'excédait guère trois mois ; dès l'âge de 13 ans le Nokia dernier modèle dépassait de la poche arrière de leur jean de marque.

C'est à ce moment que je me fis la réflexion, que notre Enzo, je ne me l'étais pas posée plus tôt pour nos deux filles aînées Lilia et Loredana, n'avait pas eu les chances que j'avais eues ; ces chances qui te nourrissent d'une force étrange, qui te poussent à relever tous les défis, à te surpasser, à mettre chaque jour de ta vie au profit d'un seul objectif : celui de se réaliser, de rechercher chaque jour un mieux-être pour être mieux demain. Cette discussion confortait l'idée que pour se battre il faut avoir des combats à mener.

Seul l'instinct de survie t'anime de forces colossales ; un peu comme le cul-de-jatte qui, pourchassé dans la forêt équatoriale par un lion, se met tout à coup à battre le record olympique du cent mètres haies tellement la préservation de la vie lui est précieuse. Entre vivre ou mourir, il n'a pas le choix, l'être humain est programmé, sauf exception pathologique, pour satisfaire un objectif de survivance. Et là c'est vrai qu'Enzo manquait d'entraînement, en parents gâteaux nous avions tout fait pour qu'il n'ait pas de combat à mener, pas de combat trop dur en tout cas. Nous saluâmes la prof en espérant un bilan plus favorable au prochain trimestre.

En retournant vers le parking du collège où seule notre voiture demeurait, les autres étaient reparties bien plus tôt, Laura marchait en retrait à côté d'Enzo, elle avait commencé à lui faire la leçon, à évoquer les moyens de remédier à ces mauvais résultats qui inéluctablement le menaient droit au mur ; de nouvelles dispositions seraient prises à la maison. J'écoutais de loin, sans interférer. En ce soir de mars le parking était blanc, un épais manteau neigeux s'était formé ces dernières heures et allait rendre le retour difficile. Heureusement la maison ne se trouvait qu'à une vingtaine de minutes du collège.

« Allez, dépêchez-vous de monter dans la voiture ; ça n'arrête pas de tomber, ces giboulées sont vraiment impressionnantes ! criai-je pour leur faire accélérer le pas.

— C'est bon papa, tu vas te mettre en 4 roues motrices, tu dis toujours qu'avec le 4x4 on peut se sortir de n'importe quel borbier. »

Enzo n'était pas mécontent de ces conditions météorologiques un peu exceptionnelles, elles mettaient du piment à un retour qui habituellement s'annonçait monotone et ponctué de critiques.

« Enzo, tu sais bien que ce n'est pas pour notre bagnole que je m'inquiète mais pour ceux d'en face, ceux qui se font surprendre et maîtrisent mal leur conduite sur une chaussée aussi glissante.

— Ah ouais ! Tu veux dire les nanas qui ne savent pas rouler ?

— Enzo, je t'ai déjà dit d'arrêter tes réflexions de macho, on va croire, et je suis persuadé qu'avec ta prof de français c'est ce qui se passe, que tu lances ça au premier degré et que c'est moi qui t'inculque ce genre de choses. Allez monte devant avec moi, laisse maman se reposer à l'arrière. »

Après avoir enclenché le mode 4x4, la voiture quitta le parking, non sans glisser légèrement, elle

n'était pas pourvue d'anti-patinage. J'avais fait preuve d'intuition ce soir-là en conseillant à Laura de laisser sa voiture au garage. Sitôt sorti du quartier d'habitations jouxtant le collège nous nous engageâmes dans la forêt de Poulny, la traversée de cette zone boisée s'avérait périlleuse mais le circuit était magnifique. Un onctueux tapis blanc exempt de toute trace de véhicule s'étalait devant nous, nos pneus écrasaient la pellicule de neige fraîche en renvoyant des crissements qui venaient agrémente le calme absolu régnant dans l'habitable. Nous roulions au ralenti, le paysage était féérique, propice à la rêverie. Le fait d'avoir tant parler d'Enzo m'amena à replonger dans mon propre passé. Pour me forger quelques repères, pour opérer d'éventuelles analogies, je me lançai des questions : *Et moi, que faisais-je à son âge ? Comment avais-je traversé cette période de l'adolescence ? Quelles avaient été mes motivations ? Pour quoi faire ? Comment ? Pour qui ?*

Sans doute une façon de me rassurer, de me dire qu'après tout je n'avais sûrement pas fait mieux à son âge et pourtant j'avais été heureux. Raisonement erroné bien sûr, extrapolation non fondée ; outre le fait que chaque individu était unique, confronter des situations distantes de plus de trente ans relevait de l'absurdité, du non-sens ! À chacun son époque, à chacun son histoire mais

en tant que parent comment faire abstraction du *et moi, quand j'avais son âge !* En le guettant du coin de l'œil, une chose me frappait, l'écart entre l'immaturité intellectuelle relevée par ses profs et son QI largement au-delà de la norme, le tout associé à un développement physique harmonieux. Nous l'avions réussi à merveille, il était gracieux, séduisant, habile de son corps, agile comme une gazelle... Tout ce que j'aurais aimé être ! Dès que les conditions seraient réunies, c'est certain, un tel potentiel ne demanderait qu'à s'exprimer pleinement. Mais quelles conditions ? Pour l'instant l'école n'était pas son truc, pas encore. C'est à la suite de cette image, en quittant la rase campagne, en sortant de ce dernier virage que j'avais dû négocier des milliers de fois, que je vis arriver vers nous une énorme masse roulante ou plutôt une énorme masse glissante car j'avais remarqué que ses trains de roues étaient bel et bien bloqués. À la lueur des phares il devait s'agir au moins d'un trente-huit tonnes, il était déjà en crabe, aucune chance malgré toute l'habileté de son chauffeur pour qu'il revienne dans une trajectoire plus conforme au code de la route. Mes connaissances de la mécanique newtonienne ne me trompaient pas, nul besoin de poser d'équations, ni d'effectuer de calculs savants, à l'évidence ces trente-huit tonnes ne s'arrêteraient

pas comme ça ; sur cette neige le coefficient de frottement pneus-chaussée était devenu quasi nul ! Or il allait bien falloir que ce mastodonte restitue toute l'énergie emmagasinée, nous allions malgré nous participer au moment de l'impact à ce transfert d'énergie dont on se serait bien passé. Certes la vitesse était faible mais tous les spécialistes vous le confirmeront, comme c'est le carré de celle-ci qui entre en jeu, de surcroît multiplié par la masse, le choc s'avérerait d'une violence inouïe. Pendant les longues secondes qui précèdent l'impact on ne réfléchit pas à comment se sortir de là ou à comment esquiver le projectile, pas le temps. Les gestes réflexes prennent le relais : protéger son visage avec son avant-bras, appuyer de toutes ses forces sur la pédale de frein, crier vainement « Attention tenez-vous ! Merde ma ceinture, elle est pas bouclée, et vous ? Vous êtes attachés ? » Puis un laps d'instant plus tard, le choc initial, conforme aux prévisions, d'une violence inouïe ! Juste après, des chocs secondaires, alternés de courtes périodes de silence puis à nouveau des bruits de froissements de tôle, l'explosion assourdissante des déclencheurs d'airbag, des vitres qui se brisent, l'habitacle qui tournoie en se déformant un peu plus à chaque nouvel impact. Ça n'en finit pas. Comme dans le film avec Piccoli dans son coupé Alfa Roméo, le

cerveau semble occupé à stimuler toute sa zone mémoire ; sous forme de flashes qui paraissent durer une éternité, ceux qui ont vécu pareille expérience en témoigneront, il renvoie des images enfouies au plus profond de soi, sans doute pour en faire profiter une dernière fois son propriétaire, si dernière fois devait être. Et puis plus rien : cent décibels de silence.

Je sens de la terre enneigée sous mon visage, il fait froid. J'ai compris, je suis à l'extérieur du véhicule, dans le champ. Enzo m'a lâché la main, ils ne sont plus à mes côtés, ils sont restés dans le véhicule, je ne les entends plus, j'ai peur, je veux les voir, les sentir, les toucher et je ne peux pas. Je ne commande plus rien, je sens que je lâche tout. Le lendemain matin, la presse locale rapportait ce grave accident de la circulation causé par les mauvaises conditions climatiques de la veille au soir. L'Est Républicain titrait en première page dans l'encadré bleu au coin supérieur gauche

*« Camion fou contre 4x4 à l'entrée de Poulny – Lire suite en rubrique faits-divers. »* Sous la rubrique faits-divers on précisait : *« le chauffeur du véhicule tout-terrain dans un état grave ; son épouse, son fils ainsi que le chauffeur du camion miraculeusement indemnes. »*

Le chauffeur du véhicule dans un état grave c'était bien moi. Ce que je n'avais pas imaginé c'est que je devenais à partir de cet instant

l'instigateur d'une histoire dont moi seul connaissais l'issue. Rien de ce qui allait suivre ne résulterait du hasard, science et hasard n'avaient jamais fait bon ménage. Ce qui allait se passer était déterminé, découlerait d'une suite d'événements que j'avais, ce jour-là, contribué à déclencher.

\*

La bonne nouvelle, c'était que Laura et Enzo s'en étaient sortis sans une égratignure, ils étaient physiquement indemnes. Je précise physiquement car psychologiquement il leur faudrait quelques semaines pour accuser le coup. Un papa à l'hôpital, plongé dans un coma profond, une forme rare de coma dont aucun des neurologues présents ne s'aventurait à pronostiquer l'issue. Ça avait de quoi les inquiéter.

Laura qui se souvenait être passée dans ce service de neurologie à l'occasion d'un de ses stages d'élève infirmière vingt ans plus tôt cherchait par tous moyens à en savoir plus.

« Professeur Demange ? lança-t-elle en interpellant ce grand homme en blouse blanche qui sortait d'un pas assuré du bureau du chef de service, excusez-moi, juste un instant s'il vous plaît, pourriez-vous m'accorder quelques secondes ? Ça fait maintenant une semaine que nous atten-

dons un diagnostic argumenté du corps médical, j'exige que vous m'informiez dans le détail de l'état de santé de mon époux. Nous avons besoin de savoir, vous pouvez le comprendre.

— Écoutez Madame, vous aussi revenez de loin, bien que vous ne sembliez porter aucune trace physique de l'accident il faut vous ménager, ne pas solliciter exagérément vos esprits, vous n'êtes pas à l'abri de troubles psychiques qui peuvent survenir à retardement !

— Je sais, je sais, je travaille dans le milieu médical et si j'insiste c'est parce que je sais trop bien que dans pareille situation, on ne dit pas tout aux proches, sous prétexte de les protéger ; derrière ce prétexte se cachent surtout les doutes du corps médical, les hésitations d'éminents spécialistes qui craignent de faire partager leurs interrogations, de peur d'être déconsidérés. N'est-ce pas Professeur ?

— Ne bougez pas, je prends le dossier médical dans mon bureau. »

Il était près de vingt et une heures, le service était désert, le personnel de jour avait quitté les lieux depuis belle lurette, remplacé par une unique infirmière de garde que Laura n'enviait pas d'exercer dans un secteur où un silence de mort régnait continuellement. Pas un gémissement, aucun cri, aucune voix, uniquement ces bips élec-

troniques émis régulièrement par les appareils de mesure pour rappeler leur bon état de fonctionnement.

« Voilà je l'ai trouvé, comme nous vous l'avons notifié il y a quelques jours, il s'agit d'un coma dépassé de stade IV. Je regrette d'avoir à être aussi direct, nous sommes face à une mort cérébrale. Laissez-moi retrouver l'orientation diagnostique... Ah voilà ! Respiration apneustique, pupille en mydriase modérée active révélatrice de lésion mésencéphalique ; croyez-moi tous les examens cliniques vont dans le même sens, le score de Glasgow est sans appel, ces signes ne... »

Laura interrompit soudainement l'exposé du diagnostic, agacée par tout ce jargon médical qu'elle assimilait par ailleurs parfaitement mais qui ici n'avait pour objet que de masquer des éléments qu'elle soupçonnait qu'on lui cachait.

« D'accord, d'accord Professeur, tout ça je l'ai compris mais ne noyons pas le poisson, en quoi ce coma se caractérise-t-il des cas que vous rencontrez habituellement ? Pourquoi êtes-vous si nombreux à vous intéresser au cas de mon mari ? J'ai remarqué avant-hier la présence dans le service, d'un administrateur du centre de recherche en neurosciences du CHU. Oui, je me suis permise de demander à l'accueil qui était cet homme cravaté qui ne revêtait pas de blouse blanche au

sein du groupe de soignants. Pourquoi tout ce remue-ménage ?

— Calmez-vous madame. Vous n'êtes pas sans savoir, puisque vous êtes de la partie, qu'un coma à ce stade est synonyme de mort cérébrale, d'inactivité totale du cerveau.

— Oui, et alors ?

— Alors ? Eh bien regardez ici ! Vous voyez ces électroencéphalogrammes ?

— Oui, ils sont complètement plats, ils traduisent bien l'inactivité cérébrale.

— Eh bien non, nous pensions ça nous aussi en analysant grossièrement ces enregistrements de la semaine. Mais observez ici, pendant ces trois ou quatre phases d'enregistrements, il s'est produit quelque chose.

— Ce ne sont que des pics... sans signification... ce que vous appelez... zut ! Comment dit mon mari quand il parle de ça ? Ah voilà j'y suis, du bruit de mesure... du bruit lié sans doute à des...

— Non, non, permettez-moi de vous interrompre à mon tour. Si on fait abstraction de ces longues périodes d'inactivité caractérisées par ces lignes planes, vous voyez ici sur le diagramme, et que l'on juxtapose tous ces pics comme vous dites, on obtient un signal qui traduit une certaine forme d'activité cérébrale jusqu'alors jamais cons-

tatée sur un patient dans cet état. Je n'ai jamais vu ça ! Et pourtant observez-le, il semble plongé dans un sommeil si profond que tout réveil paraît complètement improbable.

— Vous êtes en train de me démontrer avec la plus grande délicatesse que fonder tout espoir de prompt rétablissement relève d'une croyance aux miracles.

— Je n'ai pas dit ça mais nous aurons énormément besoin de vous pour comprendre, pour avancer, dit le professeur Demange en extrayant du dossier médical deux CD-ROM qu'il tendit à Laura.

— Qu'est-ce ? »

Sur la jaquette une étiquette rouge mentionnait en lettres capitales « CONFIDENTIEL – Propriété CRN n° RD03A ».

« Écoutez Laura ; excusez-moi, puis-je vous appeler Laura ? Avez-vous un lecteur DVD au standard DivX ou un ordinateur à la maison ? »

Ce changement de ton qui outrepassait le rapport strictement professionnel entretenu jusqu'alors entre un médecin et la femme de son patient surprenait Laura. Comment avait-il appris son prénom ?

« Pourquoi me demandez-vous ça ? Évidemment que j'ai de quoi lire des CD à la maison. Et pourquoi ces familiarités tout à coup ? répliqua

Laura en émettant des réserves quant au lien amical que le professeur tentait de tisser.

— Ne vous méprenez pas Laura ; rentrez chez vous et visualisez ces CD, il s'agit de vidéos que vous seule pourrez interpréter et vraisemblablement nous commenter. Pour les démarrer vous devrez préalablement taper à l'aide de votre télécommande ce code à dix chiffres, je sais c'est un peu laborieux mais ces précautions garantissent la sécurité des informations contenues sur les CD. Je tiens à vous préciser que la copie est impossible et que le nombre de lectures est limité à deux ; au-delà, la mise en marche du mode lecture efface à jamais la totalité des informations présentes sur le disque. Je vous en prie n'en parlez à personne, qu'il s'agisse d'un ami ou d'un proche. Ces vidéos résultent d'un projet de recherche classé confidentiel au plus haut niveau. Un projet du CRN, le centre de recherches en neurosciences, vous vous souvenez ? Vous aviez aperçu notre président du CA dans le service. Je vous expliquerai. Rappelez-moi dès que possible. »